



Les entrepreneurs du local. Actions érudites à Lyon sous la IIIe République

Pierre-Yves Saunier

► To cite this version:

Pierre-Yves Saunier. Les entrepreneurs du local. Actions érudites à Lyon sous la IIIe République. Elites et pouvoirs locaux - La France du Sud-Est sous la Troisième République, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p.277-300, 1998, 10.4000/books.pul.17437 . halshs-00002816

HAL Id: halshs-00002816

<https://shs.hal.science/halshs-00002816>

Submitted on 10 Sep 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

- "Les entrepreneurs du local. Actions érudites à Lyon sous la III^e République ", in Bruno DUMONS et Gilles POLLET (dir.), *Elites et pouvoirs locaux - La France du Sud-Est sous la Troisième République*", Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999.

LES ENTREPRENEURS DU LOCAL . ACTIONS ERUDITES A LYON SOUS LA III^e REPUBLIQUE

Les activités des érudits des 19^e et 20^e siècles méritent-ils une attention qui prenne d'autres tours que ceux du ton protecteur et dédaigneux de l'historien professionnel ? La réponse est aisée. La masse d'informations contenues dans les travaux amassés par les sociétés savantes est une ressource précieuse pour les historiens d'aujourd'hui, et la surprise que cela provoque parfois rappelle à chacun les limites du jugement d'essence sur l'érudition. Certes, la qualité des travaux des érudits locaux de tout poil n'a pas toujours été à la hauteur de leur passion pour l'histoire. Mais, et peut-être surtout, la manière dont s'est construite la recherche universitaire en France a entre autres produit un principe de classement qui place en bas de l'échelle les travaux menés sur le local par des amateurs (c'est-à-dire des non-universitaires)¹. Plus sans doute à cause de nouvelles problématiques que par volonté de maîtriser ces principes de classement des sujets et des auteurs, désormais intériorisés par la corporation, l'érudition locale a récemment retrouvé grâce aux yeux des historiens. Les investissements massifs sur l'histoire sociale du 19^e siècle, les travaux sur les lieux de mémoire, les poussées *microstoriennes*, l'intérêt pour l'histoire de l'histoire et le questionnement sur la construction des identités régionales ont fait des érudits et de leurs travaux des sujets dignes d'intérêt. Un ensemble de thèses en a témoigné, et l'ouvrage de synthèse de Jean-Pierre Chaline ou le gros article donné par Thierry Gasnier dans le dernier tome des *Lieux de mémoire* en marquent publiquement le point actuel ². Mieux même, les historiens universitaires, qui avaient bâti une partie de leur légitimité contre l'érudition des amateurs, ont trouvé leur place dans les sociétés savantes locales ou dans le monde de l'édition localiste ou régionaliste. Le développement des universités provinciales, les profits matériels et symboliques d'un tel rapprochement ont donc aussi contribué, avec les évolutions des problématiques de recherche, à faire passer aux oubliettes les diatribes ravageuses dont la verve d'un Lucien Febvre accablait ses pairs et prédécesseurs en assimilant érudition et mauvaise histoire. Ces accents cinglants manquent d'ailleurs en ce moment où certains érigent en *devoir d'état* et en vertu cardinale une érudition conçue

1 Olivier DUMOULIN: "Les sciences humaines et la préhistoire du CNRS", *Revue Française de Sociologie*, avril-juin 1985, XXVI-2.

2 Jean-Pierre CHALINE, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France 19^e-20^e siècles*, Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1995, Thierry GASNIER, "Le local. Une et divisible", in Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, volume 3 *Les Frances*, tome II, Paris, Gallimard, 1993.

comme culte du document et du fait, ce qui rime par trop avec le refus de toute interrogation et la passion pour le consensus mou pour être honnête ³... Mais laissons cela de côté pour prendre appui sur le constat du rapprochement entre historiens professionnels, sphère du local et monde de l'érudition afin de développer une interrogation sur le sujet de ces rencontres. Il me semble en effet que l'exemple est riche de suggestions, si chacun veut bien admettre de le considérer comme un objet parmi d'autres, et comme tel susceptible de générer des interrogations de science sociale. Accumulons d'abord quelques indices.

Est-il par exemple indifférent que l'ouvrage de J.P. Chaline, dont le ton est souvent celui de la réhabilitation des hommes et des travaux des sociétés savantes, contre la vision méprisante des historiens de profession, soit écrit par un universitaire depuis longtemps ancré dans le tissu local, ancrage manifesté par son appartenance aux sociétés savantes rouennaises ? Considérons encore les étalages des librairies lyonnaises à la veille de la Noël 1995. Plus encore que d'habitude, le rayon "régionalisme" est richement doté en beaux livres de photographies de Lyon. Cette année, deux d'entre eux (sur les quatre publiés) sont munis de textes écrits par deux historiens de l'Université, Françoise Bayard et Bruno Benoît. Plus largement, et cela depuis le début des années 1980, les historiens universitaires ont multiplié les publications d'ouvrages grand public destinés à une audience lyonnaise ou régionale, à l'instar de Gilbert Garrier ou Jean-Pierre Gutton. Les maisons d'édition locale se sont par ailleurs vues soumettre un nombre croissant de manuscrits d'origine universitaire, et certaines collections comme celle ouverte par les Editions lyonnaises d'art et d'histoire témoignent de l'abondance de biens. Les liens entre le marché local et l'université semblent donc renouvelés, après une période de froid marquée par la définition du milieu de l'histoire professionnelle et généraliste contre celui de l'histoire locale faite par des amateurs ⁴. Le rapprochement se traduit aussi par l'ouverture des carrières universitaires à des chercheurs qui se sont voués pendant longtemps à des travaux que le sens commun de la profession qualifie d'histoire locale: Olivier Zeller à l'Université Lumière Lyon II, Christian Sorrel à Chambéry en font signe. La proximité peut être d'ailleurs à la fois thématique et biologique, comme dans le cas de Bruno Benoît, maître de conférences à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon et fils de Félix Benoît, le maître contemporain de la littérature de "lyonnaiseries" avec lequel il rédige chaque année *L'almanach du Lyonnais*. Terminons avec un ultime indice. En 1990, Bernard Poche, sociologue au CNRS en poste à Grenoble, publie *Lyon tel qu'il s'écrit*, ouvrage dans lequel il se propose de replacer la littérature lyonnaise du 19^e siècle dans son contexte. La quatrième de couverture est ainsi conçue : "*Bernard Poche, sociologue, Lyonnais de naissance, chercheur au CNRS, [etc]*". A l'évidence, la qualité

³ Guy THUILLIER et Jean TULARD, *La morale de l'historien*, Economica, 1995.

"lyonnaise" est placée au rang des facteurs assurant de la qualité de l'auteur et de celle de son travail. Il y aurait encore bien d'autres indices à invoquer, mais toutes mutations des structures éditoriales et universitaires étant égales par ailleurs ⁵, il me semble que ce faisceau d'indications peut suggérer des manières particulières de réfléchir au lien entre élites et sphère locale, à travers la médiation de l'érudition et plus largement de la connaissance, notamment historiographique, du local.

Je crois en effet que le travail sur et dans le local peut fonctionner comme une mise en exploitation d'une sorte de capital qu'on pourrait appeler territorial ou géographique, capital qui est susceptible de générer tout un ensemble d'intérêts sans que son exploitation soit soluble dans une explication cynique des comportements. En d'autres termes, l'entreprise de connaissance est aussi une entreprise de reconnaissance, de soi et par les autres. Mais ce qui permet cette mise en oeuvre est inscrit dans des structures qui dépassent le simple état actuel de la société locale. S'il est aujourd'hui possible de se réclamer de la localité pour assurer de la qualité de son travail de recherche, s'il est envisageable de consacrer temps et efforts à des publications dont on attend une rémunération tout autant affective et symbolique que matérielle, c'est que le travail de connaissance du local est valorisé et susceptible d'assurer de tels profits. Il faudrait bien sûr s'interroger sur les manières dont cette valorisation initiale est intériorisée par les individus ou inscrites dans les collectifs, à travers l'éducation domestique et scolaire et par la reproduction de catégories de jugement. Mon interrogation consistera ici à envisager la manière dont s'est historiquement institutionnalisée cette sphère du local à Lyon, et de montrer comment des individus et des groupes qu'on pourrait qualifier d'entrepreneurs du local ont travaillé à définir concomitamment cette sphère du local et leur statut d'élites de cette sphère.

A partir d'un travail déjà effectué⁶, et auquel je renvoie pour tous les éléments de cadrage de cette contribution (coordonnées des acteurs, mise en perspective chronologique, définition des structures), je souhaite poser des pistes qu'il conviendra d'explorer plus avant afin de questionner cette hypothèse de départ : sur les bases d'une sorte de structure primaire de classification des hommes et des choses qui associe proximité spatiale et sociale et qui donne de l'importance au fait "d'être d'ici" à travers le couple d'opposition "d'ici/d'ailleurs" ou "nous/eux" , on peut identifier des milieux géographiques ou sociaux dans lesquels on fait fructifier les possibilités ouvertes par cette manière de voir et de comprendre

4 Comme témoin de cette période de "guerre froide" à l'échelle locale, voir l'article de Henri HOURS, "La société littéraire de Lyon, 150 ans d'études historiques", *Mémoires de la Société archéologique et littéraire de Lyon*, 1969.

5 Pour saisir les cadres de ce rapprochement physique et symbolique entre le local, l'histoire professionnelle et le monde de l'érudition, il faudrait en effet s'attarder sur le rétrécissement actuel du marché de l'édition historique, sur les modifications des règles du recrutement universitaire, sur les évolutions de masse de l'Université en générale (étudiants et enseignants confondus).

le monde, à des fins qui tendent vers la satisfaction d'intérêts individuels et collectifs divers et qui aboutissent, entre autres, à la définition de groupes porteurs du discours légitime sur le local. Ces groupes se définissent et sont définis comme des élites, et leur genre me semble intéressant parce que s'y mêlent ce qu'on sépare habituellement en élites économiques, sociales, religieuses, administratives et que sais-je encore en les stratifiant par niveau géographique (local, régional, national). Ici, plus que d'élites locales, on parlera d'élites du local, produites par et pour le local, de ce milieu des "bons Lyonnais " comme ils aiment à s'appeler et qui recoupe en partie, mais sans le recouvrir ni s'y limiter, les groupes qui détiennent un pouvoir quelconque à l'échelle du local. Si l'on veut malgré tout matérialiser son "secteur" ou la compétence qui le fonde, on peut dire que cette élite du local est une élite du symbolique, en ce sens que c'est elle qui monopolise (ou tend à le faire) le travail de définition de ce qu'est Lyon et plus largement qui s'attelle au maintien de visions du monde, de principes de classification et de valorisation des hommes et des choses qui privilégient cette échelle d'expérience qu'est le local.

Lyon sera le terrain de cette proposition, où je ne m'efforcerai de suivre la métaphore de l'entreprise que par souci "littéraire", et non pour indiquer que les attitudes des acteurs que je mentionne sont simplement dictées par la logique du profit. Les entrepreneurs du local, ce sont ceux qui font le local en même temps qu'ils en retirent quelque chose, et il serait dommage de ne considérer que l'une ou l'autre de ces facettes.

Les entreprises des entrepreneurs

J'en examinerai ici deux. Elles sont réussies au sens qu'elles aboutissent à former et individualiser des élites détentrices du monopole de la définition de ce qu'est Lyon. Mais il y a des succès et des échecs si l'on considère leur vie terrestre. Commençons par les choses tristes, comme le sont souvent les récits de vie de ces revues locales qui se débattent entre les soucis de trésorerie et les querelles de personnes

Née en 1835, la *Revue du Lyonnais* est le dernier épisode d'une série de déconvenues éditoriales. Léon Boitel, un de leurs animateurs, porte néanmoins la nouvelle revue sur les fonds baptismaux en compagnie de François Zenon Collombet. Ce Boitel a déjà un nom dans le monde littéraire et journalistique lyonnais, où ses publications et ses actions l'ont étiqueté comme catholique très libéral voué à la cause de la décentralisation. Si les arts et les lettres lui semblent le moyen de participer à la "*révolution intellectuelle*" qui accompagne la révolution matérielle de son époque, il voit aussi dans ces manifestations de l'esprit des moyens d'action sociale qui peuvent faire progresser l'éducation de tous et freiner les errances du matérialisme. C'est en partie sur ce dernier terrain que se fait la rencontre avec Collombet, défenseur convaincu de la foi chrétienne. Mais c'est plus encore sur le choix

commun de la localité comme terrain de lutte que tous deux s'accordent : la décentralisation littéraire est seule capable de créer cet *art social* qu'ils appellent de leurs vœux, cette littérature saine à l'écart des modes, des excès et des coteries de la capitale. C'est déjà sur ce terrain que Boitel avait pu fédérer l'initiative de *Lyon vu de Fourvières* au tout début des années 1830, ouvrage voué à la décentralisation littéraire qui faisait la part à des écrivains de toutes tendances. C'est aussi sur ce terreau du local qu'il bâtit la *Revue du Lyonnais*.

De toutes les revues littéraires ou historiques qui virent le jour à Lyon au 19^e siècle, le titre fondé par le franc-maçon Boitel et l'ancien séminariste Collombet est le seul à s'inscrire dans la durée. De 1835 à 1848, de 1850 à 1880, de 1886 à 1901, la *Revue du Lyonnais* est pendant 54 années de publication effective la revue lyonnaise. Durant ses quelques éclipses, elle reste d'ailleurs la référence à critiquer ou à imiter. Lorsqu'on la saisit dans cette longue durée, on s'aperçoit que tous ceux qui participent à la définition de ce qu'est la localité, mais aussi tous les membres des cercles de l'érudition littéraire et historique, y ont écrit. La *Revue du Lyonnais* semble fidèle aux promesses de son fondateur Léon Boitel qui affirmait dans le premier numéro de la revue "*être originaire ou habitant du Lyonnais, ou traiter un sujet qui intéresse notre localité, telles sont les conditions exigées de quiconque voudra prendre place à nos côtés*"⁷.

Républicains, orléanistes, légitimistes, tous ont en effet participé à la *Revue du Lyonnais*. Si l'ouverture est une règle durant les premières années de la revue, tribune artistique et littéraire de laquelle on discute ferme sur les initiatives locales dans ces domaines sur un ton très critique, cet aspect libéral disparaît peu à peu. Mis à mal dès 1845, il s'effrite après 1848, les soubresauts de la Deuxième République accélérant une évolution déjà sensible. Enfin, lorsque Boitel cède en 1852 imprimerie et publication au légitimiste Aimé Vingtrinier, la revue va marcher d'un autre pas. Sous la houlette de Vingtrinier, elle va constituer un centre d'opposition larvée aux valeurs de la "fête impériale", mêlant quelques louanges sur les travaux du préfet Vaïsse à des satires féroces sur les moeurs des hommes d'affaires, le matérialisme cupide et la corruption de l'époque. Comme l'affirme le nouveau propriétaire dans la lettre qu'il place en exergue de la livraison de janvier 1852, la revue doit rejeter tout ce qui peut froisser une opinion, "*éviter toutes les questions autour desquelles s'agite et se brise notre humanité*"⁸, tout en soutenant la bonne morale et en respectant les impératifs d'ordre et de foi. Cette profession d'apolitisme vaut par ses euphémismes bien des engagements, et sonne le glas d'une époque. La part des articles littéraires et sociaux se réduit dès lors, et le propos se concentre sur les terrains classiques de l'érudition: publication de document inédits, épigraphie, étymologie, archéologie, histoire. Le grand dessein de révolution intellectuelle par l'art et la littérature que nourrissaient Boitel et Collombet est

7. "Notre but", la *Revue du Lyonnais*, 1835, tome 1, p.6.

8. la *Revue du Lyonnais*, 1852, t.V, p.10.

oublié, emporté par la tourmente de 1848 et par les nécessités de la gestion d'une revue de province.

Un des faits marquants de la nouvelle *Revue du Lyonnais* est l'entrée massive des textes écrits par les académiciens. Désormais et jusqu'en 1880, chaque fascicule mensuel de la revue contient au moins un texte déjà présenté à l'Académie de Lyon. Les séances de celle-ci sont par ailleurs chaque mois retranscrites en de larges comptes-rendus qui donnent l'essentiel des discussions et des communications, entrecoupé d'allusions flatteuses et de compliments. Cette allégeance est nouvelle, mais plus qu'à une entreprise de flagornerie, il semble que l'on ait affaire à une opération de gestion. Durant les premières années de la revue, Boitel ou Collombet avaient souvent souligné les difficultés à se bâtir un public d'abonnés. Vingtrinier résout le problème en se bâtissant une clientèle composée de ses auteurs, et en faisant suivre de près à sa revue le mouvement des sociétés savantes de Lyon et de la région. Après le contrat passé avec l'Académie au début des années 1850, par lequel celle-ci s'engage à acquérir un certain nombre d'abonnements en échange de la publication des comptes-rendus de ses séances, c'est au tour de la Société littéraire en 1856 de décider de la publication de ses comptes-rendus par la *Revue du Lyonnais*, puis de la Société académique d'architecture. Pour Vingtrinier, cela signifie que l'éditeur de revue fait une affaire et que l'imprimeur acquiert aussi une clientèle, en s'assurant de liens privilégiés avec les écrivains et publicistes lyonnais : il publie en effet sous le Second Empire la plupart des brochures, des livres d'érudition et imprime de nombreux journaux.

Après une courte éclipse entre 1880 et 1886, la *Revue du Lyonnais* repart sur les mêmes bases que l'ancienne, dont elle se réclame dans son premier numéro. Ses auteurs sont les membres de l'Académie et de la Société littéraire, et la revue se borne pour l'essentiel à reprendre les communications faites au sein de ces sociétés dont elle diffuse le compte-rendu des séances. Cela ne cesse de s'accroître avec les reprises successives de la revue par A.Vachez (1897) puis Léon Galle (1899), tous deux membres de la Société littéraire et pour le premier de l'Académie. La revue conserve de la même façon ses attitudes de défense catholique, sensibles à travers les comptes rendus bibliographiques ou les "*Chroniques locales*" mensuelles. En 1896-1898, on n'est finalement pas surpris d'y trouver des allusions et des articles antidreyfusards, et l'épisode de Fort Chabrol rencontre l'approbation du chroniqueur de la revue. Ces excès n'empêchent pourtant pas la *Revue du Lyonnais* de redevenir un lieu de convergence de tous les érudits locaux au début du nouveau siècle. Ce renouveau relatif ne suffit pourtant pas à empêcher la disparition de la revue en novembre 1901. Les papiers personnels de Léon Galle qui reprend la revue en 1899 témoignent de ses difficultés à trouver de la bonne copie, des articles brillants, et plus encore des abonnés. Malgré plusieurs campagnes massives d'abonnements, le nombre de

ceux-ci décline depuis 1886 au moins et les déficits s'ajoutent aux déficits. Finalement, Léon Galle peut écrire à un ami que la revue "*meurt étouffée par l'indifférence des Lyonnais*"⁹.

Elle a pourtant longtemps constitué un fil qui reliait entre eux les "*bons Lyonnais*", présente dans leur correspondance privée comme dans leurs écrits. Malgré ses exclusives, malgré que tout indique qu'elle n'ait pas créé un groupe amical, la *Revue du Lyonnais* est par son unicité et par sa durée la référence et le support d'expression privilégié de tous nos bons Lyonnais. C'est là que sont forgés et diffusés à partir du milieu des années 1830 les traits canoniques de ce qu'on appelle alors et aujourd'hui "*l'âme lyonnaise*", qui est tout à la fois une description et une injonction, un code éthique et une recherche de solutions aux problèmes de la société industrielle. Elle est le lieu où se rassemblent, fut-ce sur le papier, les groupes épars entre les différents groupements amicaux et informels, entre les sociétés savantes et les réseaux de sociabilité. Elle est l'endroit où se fait la reconnaissance de ceux qui participent à ce groupe étroit qui a droit de parler de ce qu'est "vraiment" Lyon, par une série de rituels dans lesquels la nécrologie tient lieu d'agrégation finale. La *Revue* se pose souvent explicitement en porte-parole, avant-garde éclairée ou farouche combattante de retraite selon les conjonctures, de cette essence de la localité que ses auteurs travaillent à définir. Par sa permanence enfin, elle rend possible la définition ultérieure de l'idée même de spécificité lyonnaise, voir d'école lyonnaise de littérature. Dans le même temps, par les travaux qu'elle diffuse, elle contribue puissamment à bâtir cette spécificité, notamment dans sa dimension historique, en inscrivant la ville dans un passé individualisé et irréductible à l'histoire du royaume ou de la nation.

Examinons maintenant une autre entreprise qui se prend à revivre aujourd'hui puisque le Musée d'Histoire de Lyon, plus connu sous le nom de Musée Gadagne, est en plein processus de rénovation. On ne remontera pas ici le temps trop loin pour établir, comme il se devrait, l'ensemble des possibles envisagés pour une telle entreprise de conservation-célébration du passé à partir des débuts du 19^e siècle. Les propositions ont été nombreuses et on en restera ici aux ultimes péripéties qui permettent de cerner les fins de l'entreprise.

En 1874, le rapport de la commission des bibliothèques et archives de Lyon propose la création d'un musée d'histoire de la ville à l'image de celui que Paris vient de créer dans l'Hôtel Carnavalet¹⁰. C'est là une idée neuve, mais qui ne porte pas de fruits immédiats. Les autorités municipales restent en effet muettes face à un projet porté par des milieux opposés à la République naissante. Leur projet de musée historique s'inscrit en effet dans des

9.lettre du 15 novembre 1901, citée dans POIDEBARD (A.), *Léon Galle*, Lyon, Brun 1918.

10.NIEPCE (Léopold), *Les archives de Lyon et du département du Rhône*, Lyon, Georg, 1874 et "Projet de la création d'un musée historique à Lyon", la *Revue du Lyonnais*, 1874, t.16.

perspectives bien plus larges que la seule exaltation du passé lyonnais. Toutes proportions gardées, cette proposition des conservateurs lyonnais peut s'apparenter aux réflexions auxquelles se livrent un Fustel de Coulanges ou un Renan en ces mêmes années 1870. Aux lendemains de la défaite et de la Commune, nos savants lyonnais voient dans l'enseignement de l'histoire locale un puissant rempart face à l'immoralité, un instrument de patriotisme et un remède contre la décadence française.

Cet appel à retrouver les valeurs de la tradition et de la religion, lancé par des adversaires de la République comme un antidote à la nouvelle conjoncture politique et sociale, ne pouvait être entendu des autorités municipales, par ailleurs méfiantes ou hostiles envers toutes les entreprises historiques et les sociétés qui les soutiennent, à cause des engagements politiques de leurs membres et de leur souci de réhabilitation de l'Ancien Régime. Cette situation perdure jusqu'aux années 1890. Ce n'est qu'en 1892 qu'on retrouve une trace publique du projet. C'est en effet à ce moment que paraît dans la *Revue du Lyonnais* un article intitulé "De la création d'un musée historique à Lyon", précédé d'un "Appel à la presse lyonnaise"¹¹. La perspective de l'auteur est bien différente de celle de 1874, et il est significatif que son "Appel à la presse lyonnaise" soit placé sous le signe du patriotisme local et du consensus. *"Quelles que soient ses divisions sur le terrain religieux et politique, elle [la presse lyonnaise] est toute unie sur celui du patriotisme; et dans les questions où il s'agit de l'honneur et de l'intérêt de notre grande cité, tous ses organes rivalisent d'ardeur pour faire prévaloir ce qui profite au bien public"*¹².

Pour l'anonyme auteur, le premier objectif d'une telle institution doit donc être de servir la localité. S'il ne manque pas de mentionner les bienfaits moraux d'un tel lieu (formation du goût, développement de l'intérêt pour les arts), c'est bien sur la facette lyonnaise du projet qu'il insiste. D'abord sur les avantages d'une telle institution, à la fois pour *"ceux qui s'occupent de notre histoire"* et en tant qu' *"attire pour les étrangers"*. Mais surtout autour de son contenu. S'il s'agit toujours de faire appel à l'imagination des visiteurs à travers les objets, l'auteur anonyme du texte de 1892 ne fait que peu de cas de leur valeur *"intrinsèque ou artistique"*. Le musée historique qu'il propose est d'abord *"un musée purement lyonnais, ne renfermant que des objets trouvés à Lyon ou sortis de certaines mains lyonnaises"*, et surtout *"une sorte de musée archéologique et historique contenant tous les objets d'art, toutes les curiosités et même les objets les plus simples et les plus ordinaires, pourvu qu'ils puissent servir à l'histoire de la cité lyonnaise et à celle des moeurs et des usages de ses habitants"*¹³. Cette volonté de réunir en un musée tout ce qui concerne Lyon, du tableau à l'outil en passant par l'objet quotidien, diffère de la conception plus esthétique du projet précédent, par cette dénégaration de la valeur intrinsèque des objets à

11. La *Revue du Lyonnais*, 1892, t.14. L'article doit être mis en parallèle avec les démolitions du quartier Grôlée qui continuent la rénovation du centre ancien de Lyon.

12. art.cit., p.419.

13. *De la création d'un musée historique à Lyon*, Lyon, Mougins-Rusand, 1893, p.10.

exposer et par l'utilisation des objets fabriqués de la "culture ordinaire ". Outre qu'il soit une de ces manifestation du retour au peuple qui est un élément clé dans la définition de ce "caractère lyonnais" qui fonde l'existence du local, ce recours à une large conception du bien commun et de l'héritage lyonnais est justifié par le public visé. Comme le dit l'auteur, c'est pour susciter l'intérêt de "*l'ouvrier*", et lui donner une "*leçon de choses*" qu'il faut proposer des objets familiers et quotidiens.

Ces appels vont progressivement être entendus par le pouvoir municipal. Ce revirement n'est sans doute pas étranger à l'adoucissement progressif des opinions politiques des milieux littéraires et savants, puisque les érudits modérés ou républicains sont de plus en plus nombreux et que des personnalités comme celle d'Edouard Aynard, libéral, catholique et républicain, longtemps président du conseil d'administration des musées de Lyon, donnent une nouvelle image des amoureux de l'histoire de Lyon. Les changements dans la composition politique et sociologique du conseil jouent dans le même sens. L'entrée en force des conservateurs aux élections de 1896, la diminution de la place des ouvriers et le renforcement du rôle des professions libérales à partir de 1892 favorisent sans doute le développement d'une véritable sensibilité municipale pour le passé de Lyon, par la plus grande place faite à des hommes ayant reçu une éducation classique et universitaire¹⁴.

La création en 1898 de la Commission archéologique du Vieux Lyon marque un tournant de cette évolution. Ce ne sont pas moins de vingt conseillers de toutes tendances qui proposent son institution le 22 mars 1898, avec comme première mission de "*recueillir les vestiges du Vieux Lyon, d'en dresser l'inventaire, de vérifier leur état actuel, de les maintenir ou de les améliorer*"¹⁵. La question de la mise en place d'une structure capable d'accueillir ces vestiges se pose implicitement. La Commission va proposer et obtenir l'installation d'un Musée du Vieux Lyon dans les murs de l'Hôtel de Gadagne¹⁶, acheté par la Ville en 1902, et dans lequel les travaux commencés sont assez avancés pour que le musée accueille en 1912 sa première exposition. En 1914, la Commission du Vieux Lyon obtient à l'Exposition Internationale Urbaine de Lyon un "*pavillon du Vieux Lyon*" où se met en scène le futur musée.

Le devenir de ce projet porté à ses débuts par une minorité savante et conservatrice puis devenu projet municipal, montre que le jeu sur le passé de la ville est progressivement devenu une compétence et un devoir du pouvoir municipal. Il est d'ailleurs symbolique que les décisions sur la constitution de la Commission du Vieux Lyon, sur l'achat de l'Hôtel de Gadagne ou sur son attribution au Musée historique ne fassent l'objet d'aucune discussion en séance publique du Conseil Municipal. Il semble alors acquis que l'histoire de la ville doit être racontée à ses habitants pour assurer la pérennité même de la *communitas*. Pour en

14.GOYET (Claudette) et al., "Les conseillers municipaux de Lyon, 1884-1953", *Annales de l'Université de Lyon*, série droit, fascicule 17, 1958.

15.Procès-verbaux du Conseil Municipal, 22 mars 1898.

16.*Commission municipale du Vieux Lyon. Compte-rendu de ses travaux depuis sa création*, Lyon, s.é., 1902, proposition du 9 mai 1901.

estimer le succès matériel, il faudrait bien sûr suivre le Musée dans les descriptions de la ville, les guides touristiques, la presse locale, etc. Ce n'est qu'à titre d'indication que je donnerai ici un élément qui nécessiterait une mise en situation parmi d'autres données sur des musées locaux. De 1930 à 1936, le nombre annuel de visiteurs dans ce musée gratuit oscillera entre 16 659 et 21 227, pour une moyenne de 19 022. Mais le succès est aussi ailleurs, en ce que le musée devient un des marqueurs de l'appartenance à l'élite de la localité, en particulier par le soutien qu'on lui consacre. L'appartenance à la Société des Amis de Gadagne qui soutient et anime le musée (conférences, dons, ...) regroupe ceux qui aiment se parer du titre de "bon Lyonnais". Donner au Musée participe aussi de cette agrégation à cette élite du local. Ainsi avec les dames Bernaud-Saillet et Couthon-Chassonery qui en 1936 font le premier legs testamentaire au musée (meubles et affiches), et se voient décerné dans le Bulletin Municipal le titre de "*bonnes lyonnaises*".

Le marketing

Il ne suffit pas de multiplier les initiatives pour qu'un produit soit connu, il faut encore le diffuser, le faire reconnaître et le protéger (contre les imitateurs, les concurrents). Une analyse longue et détaillée montre bien comment une foule d'acteurs y concourt, par des actes tant individuels que collectifs. Le Lyonnais d'aujourd'hui qui se rend au restaurant avec des amis avertis de la réputation gastronomique de sa cité est ainsi en situation de participer à cette défense de la spécificité locale et de ses illustrations ¹⁷. Ces petites performances individuelles enfouies dans le quotidien, dans les gestes et les modes de présentation de soi notamment, sont pour l'essentiel opaques à l'historien. Il doit donc travailler autrement, en tentant notamment de suivre tout le travail sur l'histoire auquel se livrent les entrepreneurs du local, tant par les oeuvres d'érudition que par les beaux livres ou les chroniques de la presse quotidienne, ou encore en s'attachant à retracer les gestes par lesquels la spécificité locale est diffusée vers le grand public, à travers des techniques physiques comme celle de la dénomination des rues, de la statuaire monumentale ou des pratiques intellectuelles comme la rédaction de manuels de lecture ou la distribution de prix scolaires. Je voudrais ici montrer deux exemples de cette gamme, non qu'ils soient les plus efficaces, mais parce qu'ils sont suggestifs.

Travailler autour de la marionnette Guignol est un des moyens les plus efficaces pour rendre compte du processus de définition de la spécificité locale à Lyon. A la fois parce que tout le travail rhétorique et social autour de la marionnette est un élément fondamental de ce processus, et parce que ce qu'on y retrouve peu ou prou l'ensemble des acteurs et des

¹⁷ Il y aurait d'ailleurs à dire sur la manière dont Lyon a été érigée en "capitale de la gastronomie",

procédés employés en d'autres occurrences. J'ai tenté d'en rendre compte ailleurs, et je voudrais ici me borner à quelques considérations sur la Société des Amis de Guignol, une création qui vient sanctionner l'institutionnalisation de l'adéquation Guignol-Lyon¹⁸.

C'est au dîner qui suivit l'inauguration du monument à Laurent Mourguet, le créateur de la marionnette, qu'est exposée en 1912 l'idée de *"donner une nouvelle constitution aux Lyonnais"* sous la forme d'une Charte des Bons Lyonnais qui devait concourir au maintien des traditions locales. L'ordre du jour de la réunion ultérieure du Comité, chez le député Justin Godart, mentionne le projet de *"Constitution de la société: les amis de Mourguet"*. Un érudit lyonnais, ce même Léon Galle qui porta en terre la *Revue du Lyonnais* propose alors au député radical le nom des *"Amis de Guignol"*. Les raisons qu'il expose à l'appui de ce choix dépassent l'anecdote: *"J'applaudis de tout coeur à la formation d'une société: les Amis de Guignol, appellation à mon avis, bien préférable à celle des Amis de Mourguet. Malgré tout le mouvement que vous avez créé autour de ce nom cher à quelques vieux Lyonnais, et dont on ne saurait trop vous être reconnaissant, malgré vos conférences et le monument du Doyenné, ce nom est resté peu connu du grand public et surtout des étrangers. (...) Guignol au contraire est connu de tout le monde en dehors même de Lyon. On sait qu'à Lyon il y a Guignol, et pour nous Guignol c'est le meilleur de Lyon. Il me semble donc que le vocable "Les Amis de Guignol" s'impose à la société que vous voulez fonder, qui sera la conservation de nos vieilles traditions lyonnaises"*¹⁹. Ce constat du pouvoir évocateur du nom de Guignol a certainement convaincu les membres du Comité puisque la deuxième réunion du groupe aboutit à la constitution de la société "Les Amis de Guignol" dont la naissance est annoncée par la presse lyonnaise le 9 janvier 1913. Dès ce moment, elle annonce son projet de consacrer le reliquat de la souscription du monument à doter un concours de pièces de Guignol afin d'enrichir le *"répertoire classique"*. Le communiqué de presse se conclut par ces mots: *"Donc, que tous les bons Lyonnais s'apprêtent à adhérer à la société des "Amis de Guignol" qui sera populaire par son esprit et ses cotisations"*.

L'appel à souscription qui suit cette première annonce précise les objectifs de la Société: *"cette société a pour but de s'intéresser à toutes les manifestations intellectuelles de l'esprit Lyonnais et plus particulièrement à tout ce qui a trait à nos vieilles traditions locales"*. Ainsi, dans une perspective qui doit beaucoup à Justin Godart, déjà expert dans l'art du rapprochement entre Guignol et l'esprit lyonnais, voilà la marionnette promue comme étendard de tous ceux qui cherchent à protéger la spécificité locale, la Société des Amis de Guignol se présentant comme l'organe de cette oeuvre de sauvegarde.

Toutes les garanties de sa légitimité et de sa compétence à remplir cette mission sont lisibles dans la composition de son exécutif. Sous la houlette du président Justin Godart, on

18. Pour montrer la continuité de ce travail d'adéquation, il est intéressant de noter ici que la Société s'appelle aujourd'hui Société des Amis de Lyon et de Guignol. Pour plus d'information, voir Pierre-Yves SAUNIER, "De la poupée de bois à l'emblème territorial, Guignol de Lyon", *Le monde alpin et rhodanien*, 1993, n°3/4.

19. Archives départementales du Rhône, fonds Léon Galle, lettre du 13 novembre 1912.

retrouve en effet les garants littéraires et savants de la tradition lyonnaise, le garant de la tradition technique et théâtrale de Guignol, mais aussi des membres de la presse qualifiés pour diffuser le message de la Société. C'est à son premier *mâchon* (=repas)²⁰ que se précise son ambition. Justin Godart y fait un discours en langage canut²¹ dans lequel il détaille les objectifs. Il ne s'agit plus seulement de sauvegarder les traditions, mais aussi les monuments, il ne faut pas seulement défendre les objets mais aussi le renom de Lyon. "*Nous avons donc à conserver et à faire aimer [souligné par moi] tout ce qui est du Lyon populaire familial, qu'évoque Guignol, les coutumes, les mœurs, la canuserie, les choses, les aspects*"²². La liste est longue. De la cuisine lyonnaise aux monuments de la cité et à la fondation d'un Musée d'Histoire de Lyon, Godart évoque de nombreux objets ou outils de conservation et de diffusion des traditions. De cet inventaire à la Prévert, on doit surtout retenir la manière dont le député de Lyon définit en même temps qu'il décrit ce qui fait partie du patrimoine local, et qu'on retrouve aujourd'hui comme traits typiques.

Ainsi, dans la fidélité aux adéquations travaillées depuis les années 1860 (Guignol et la canuserie, Guignol et Lyon), c'est à une vaste entreprise de sauvegarde et de diffusion des traditions lyonnaises et de l'esprit lyonnais que se préparent les Amis de Guignol, ou au moins leur président. L'entreprise va réussir, et la société va compter plusieurs milliers de membres dans l'entre-deux guerres. Ses mâchons sont des banquets immenses ou trônent les sommités politiques locales, et il serait nécessaire d'étudier plus avant ses activités, sa composition et ses rites. Retenons-en ici le succès qu'il n'est pas exagéré de qualifier de massif.

La Société des Amis de Guignol s'efforçait et s'efforce encore de défendre et promouvoir Lyon par des actions bien visibles. Mais il est d'autres procédés plus invisibles employés par les entrepreneurs du local, amateurs des techniques du discours oral ou écrit. Un des plus intéressants est toute la thématique de l'opacité du local qui se déploie à partir du milieu du 19^e siècle. Toujours présente aujourd'hui dans les ouvrages qui ornent nos librairies, elles fondent la possibilité d'une vraie description de Lyon et des Lyonnais sur le fait "d'en être", ou plus précisément sur l'adoption des canons de description de Lyon et des Lyonnais posés par ce long mouvement de définition de "l'esprit lyonnais". "Nul n'entre ici s'il n'est Lyonnais", pourrait-on résumer. En déniait toute possible lucidité à quiconque méconnaîtrait les règles locales du local, on interdit en même temps les visions non-

20. Invariablement composé des mêmes plats et arrosé de Beaujolais, le menu de ces repas est un bel exemple d'invention de tradition, qu'on retrouve aujourd'hui dans les "*Menus lyonnais*" des restaurants de Lyon.

21. L'utilisation d'un langage plus ou moins proche de ce que fut le parler des tisseurs en soie est un des marqueurs principaux de l'identité locale, et sa manipulation un élément clé de tout jeu symbolique autour de celle-ci.

22. *Notes et documents pour servir à l'histoire des Amis de Guignol*, Lyon, Masson, 1927, p.80.

canoniques, ou du moins on en réduit la portée. Je tenterai ici de montrer "comment ça marche"²³.

Voyons d'abord deux exemples explicites de la manière dont tout possible savoir analytique sur le local est nié à l'intervenant extérieur, que la logique métaphorique de ce texte pourrait me faire appeler concurrent, ce qui serait d'ailleurs juste puisqu'il s'agit parfois pour des individus ou des collectifs engagés sur le marché littéraire de protéger un marché local de l'édition contre des rivaux externes, animateurs et possesseurs du marché national²⁴. Le premier procédé est simple: il consiste à critiquer le savoir d'observateur de l'étranger, à souligner le non-respect des règles élémentaires de l'art. C'est aussi le procédé le plus ancien, celui qui est par exemple employé dans les années 1830 contre Stendhal après la parution de ses *Mémoires d'un touriste*, contre Dumas après la publication de ses *Impressions de voyage* ou contre Jules Janin à la suite d'un article du *Journal des Débats*. Leur peinture d'un Lyon voué au culte du profit, impropre à l'adoration des muses, terre aride pour l'intelligence, suscite les foudres des écrivains locaux et au premier chef celles des collaborateurs de la *Revue du Lyonnais*²⁵. En voici pour Janin, "*inepte faiseur de phrases*", "*cerveau fêlé*", pour Dumas à qui on propose une nouvelle excursion accompagné afin de lui montrer "*tout ce qu'il n'a pas su ou pas voulu voir*" et finalement pour Stendhal et son ramassis "*de détails communs, de choses banales et d'idées saugrenues*", "*oeuvre d'ignorance et de mauvais goût, sinon de mauvaise foi*". Un article général conclut l'affaire en 1839, sous la plume d'un des fondateurs de la revue, F.Z. Collombet: "*Il est arrivé souvent que Lyon, cette grande et magnifique cité parmi les belles cités de la France, est été l'objet de petites satires, où la passion et l'ignorance étaient pour beaucoup assurément. Des hommes que la diligence avait descendus au milieu de nous, et qui de notre ville ne connaissaient que son anguleux pavé, bien loin d'avoir étudié nos moeurs et le fond de notre vie habituelle, ces hommes-là, par gloriole de Parisiens ou par outrecuidance de faux marquis, prononçaient en dernière analyse sur la traditionnelle malpropreté de tout Lyon, sur les gros pieds des Lyonnaises, sur notre esprit bourgeois et notre béotisme avéré. Ici donc, selon eux, les sciences ne sauraient avoir de partisans, les beaux-arts ne comptent point d'adorateurs, les lettres point de représentants, et les calculs absorbants de l'industrie clouent au sol toute faculté expansive*"²⁶. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le juste

23 Notons au passage que l'insistance avec laquelle ceux qui écrivent sur Lyon tentent de montrer qu'ils y sont liés biologiquement d'une manière ou d'une autre, ou exécutent les signes d'allégeances nécessaires à faire oublier cette carence, est appelée par le traitement qui leur est réservé. Un "proverbe" raconté ou rapporté par Justin Godart dans *La plaisante sagesse lyonnaise*, petit ouvrage de "dictons" publié entre les deux guerres, suggère combien l'origine extérieure peut être considérée avec un brin de pitié condescendante par les "*bons lyonnais*". "*Tout le monde ne peut pas être de Lyon, il en faut ben un peu d'ailleurs*", explique cet aphorisme encore fréquemment employé de nos jours dans diverses circonstances lorsqu'il s'agit d'accueillir ou de présenter un non-lyonnais.

24 Je ne m'y attarde pas, renvoyant à l'ouvrage-cadre de cette communication et au travail d'Anne Marie THIESSE, *Ecrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

25 Toutes ces réactions sont disséminées dans des articles publiés dans la *Revue* entre 1837 et 1839.

26 "Des lettres à Lyon et de la Revue du Lyonnais", *Revue du Lyonnais*, 1839, tome 9.

châtiment administré aux erreurs de datation ou de localisation commises par les auteurs incriminés, mais les motifs d'une réaction forte. Que l'on songe en effet que quelques années plus tôt le même Dumas publiait au côté des auteurs de la *Revue du Lyonnais* et sous le pavillon de la décentralisation littéraire, dans *Lyon vu de Fourvières*. C'est justement cet espoir de décentralisation littéraire qui a disparu en cette fin de décennie, et les jeunes turcs libéraux de Paris sont devenus des adversaires en même temps qu'il s'est avéré impossible aux jeunes Lyonnais de percer à Paris. Plusieurs auteurs de la *Revue* en ont fait l'expérience, dont Léon Boitel. Il s'agit désormais de défendre la possibilité même d'une vie et d'un marché local de la littérature, de l'art ou de la science pour les auteurs lyonnais. Leur réaction est une défense pied à pied des vertus de la ville, une démonstration de la cécité et de l'incompétence de ces "touristes" venus d'ailleurs. Mais elle se fait au nom des ordres de grandeurs reconnus : les arguments de défense sont basés sur le modernisme, la propreté, les qualités artistiques de Lyon et de ses habitants. Plus encore, les textes mêmes qui réfutent la vision extérieure, ainsi que d'autres extraits de la *Revue*, témoignent que les auteurs de la *Revue* portent souvent le même jugement négatif sur Lyon et les Lyonnais. Mais ils n'entendent pas qu'on puisse rendre impossible leur tentative de rénovation, portée par la *Revue* : ainsi leur protestation veut-elle établir le monopole de la critique du local, en fondant la validité de celle-ci sur une observation poussée et patiente, une connaissance intime qu'implicitement eux seuls peuvent détenir.

Plus d'un demi-siècle plus tard, la rhétorique de l'opacité a changé. *Vieilles pierres lyonnaises*, l'ouvrage d'Emmanuel Vingtrinier publié en 1911, en témoigne. Ce journaliste polygraphe, neveu d'Aimé Vingtrinier qui fut l'animateur des entreprises du local de 1852 à 1902, commence ainsi le premier chapitre de l'ouvrage: "*Lyon n'a pas cessé d'être, pour les étrangers, une véritable énigme. Les uns en ont fait la ville de la soie et du rêve, les autres une cité de boue et d'argent. Ceux-ci n'y ont vu que la porte resplendissante du Midi, ceux-là que son climat incertain et ses fâcheux brouillards. Comment concilier ces impressions contrastées ? C'est aux Lyonnais, de naissance ou d'adoption, qu'il convient de le dire. Il faut en effet, pour en retracer une image à peu près fidèle, avoir longtemps vécu dans cette ville paradoxale*" ²⁷ . La durée de l'observation est toujours présent comme facteur important de la qualité de la compréhension, mais c'est le lien organique à la cité qui est la garantie de la résolution de "l'énigme" lyonnaise. On comprend d'ailleurs dans le texte même du livre de Vingtrinier, comme dans d'autres publications, que "l'adoption" qu'il évoque n'est pas un privilège conféré par le temps. Il faut faire preuve de bonne volonté culturelle pour être adopté, c'est-à-dire se plier aux exigences de ce que l'auteur appelle plus loin "*le caractère de la race*", "*l'âme commune*", "*l'âme lyonnaise*". Il ne s'agit plus ici de réprimander des fautes professionnelles commises par de mauvais observateurs, mais d'une disqualification plus redoutable : le seul moyen de comprendre Lyon est de se fondre dans dans "l'esprit

27 *Vieilles pierres lyonnaises*, Lyon, Cumin et Masson, 1911, p.1.

local", d'accepter les catégories autochtones du jugement du local, catégories inscrites dans cette construction de "l'âme lyonnaise" qui a eu lieu entre les premières défenses outrées des hommes de la *Revue du Lyonnais* et le ton assuré de Vingtrinier.

Plus généralement, les fondations sur lesquelles repose cet "esprit lyonnais" sont une interdiction tacite de compréhension, un déni d'incursion. Au fur et à mesure que se précise la définition du caractère lyonnais, la rhétorique du contraste se place au premier plan. Elle est classique aux procédures rhétoriques qui tentent de définir une essence des groupes collectifs : E.M. Lipianski a montré comment le recours au contraste et à la diversité est tout à la fois une réponse aux critiques sur le simplisme des stéréotypes "purs" et une manière de rendre compatible "*l'unité postulée et la diversité constatée*" ²⁸. Le contraste vient ainsi expliquer tous les paradoxes et débouter les empêcheurs de tourner en rond. Il fonde aussi l'impossibilité du regard étranger : affirmer la complexité, le paradoxe, l'imbrication des contraires, c'est aussi nier à l'avance la pertinence du regard extérieur. Cela fonde doublement l'existence même d'une incontournable spécificité du local, et donc de son existence : d'abord par la mise en évidence de la limite entre le dedans et le dehors, l'indigène et l'étranger, ensuite par ce que cela laisse les seuls discours "lyonnais" maîtres de la situation, tout discours en provenance de l'extérieur étant rejeté sans procès. Le thème du contraste, arc-bouté sur les catégories nées de la théorie des climats (à Lyon se fait la rencontre Nord-Sud), sur les constats (travail et religion) et sur une vision retravaillée du passé, est ainsi à la fois l'explication de la spécificité locale, le moteur de son maintien et le fondement de la complexité de l'observation de ladite spécificité.

Concluons maintenant la métaphore qui nous sert ici de fil rouge. Il y a peu d'entreprises sans profits. Nos entrepreneurs en sont-ils privés? Fondamentalement, le code éthique, la représentation sociale, le principe de vision et de division du monde qu'est le discours de l'esprit lyonnais et de la célébration du local est une tentative de comprendre et de maîtriser un monde en mutation. Il y a dans le discours pour Lyon tout le formidable poids de la passion sans rémunération, dont l'assouvissement suffit à satisfaire celui qui la porte. Mais ceux qui se vouent à la définition, à l'illustration ou à la défense du local tentent aussi de mettre au point une catégorie efficace d'action sur un monde auxquels ils sont physiquement intéressés, duquel ils font partie. C'est l'être affectif et social de ces hommes et de ces groupes, en tout ou en partie, qui est lié au local et à la célébration de Lyon : l'investissement est souvent total, et les revenus multiples. Pour la clarté de l'exposé, séparons ici profits collectifs et profits individuels.

La thématique du local est une catégorie active qui a des conséquences pour des collectifs de divers types. Dans un pays en voie d'uniformisation législative, politique, culturelle, économique et sociale, les individus et les collectifs engagés dans ces sphères

28 LIPIANSKI (Edmond-Marc): *L'âme française ou le national-libéralisme*, Paris, Anthropos, 1979.

touchées par l'uniformisation doivent se situer par rapport à ce mouvement : la thématique du local est alors le rempart de certaines pratiques singulières, qu'il s'agisse de résister longtemps ou de ménager un temps de transition. Par exemple, le prêche en faveur de certaines valeurs morales d'ascèse et de retenue identifiée à des valeurs locales est une manière de tenter une résistance à la percée d'une nouvelle éthique sociale et culturelle manifestée par le luxe et l'ostentation, portée par les nouvelles conditions économiques nationales ou internationales. De la même manière, le thème de la spécificité locale est un moyen de tenter négocier la dévolution de certaines fonctions politiques et administratives, notamment celle du maintien de l'ordre, alors que celui-ci tend à passer entre les mains des représentants de l'Etat ²⁹. A certains groupes sociaux enfin, sous le manteau de l'invocation du caractère transclassiste du local et de la psychologie collective, elle assure le maintien de la domination sur la localité en les confirmant comme maîtres et porte-parole désignés, élites naturelles produites par le milieu. Plus encore, toute la force de la démonstration de la spécificité locale peut être mise au service d'une tentative de refonder le lien social, de refabriquer de la solidarité entre groupes sociaux dans une société locale et nationale mise à mal par les tensions des nouvelles règles de la société industrielle. Au moment où les philosophes, de Comte à Durkheim craignent ou décrivent l'anomie et l'écroulement des solidarités habituelles, certains, à Lyon comme ailleurs ³⁰, tentent d'imaginer de nouveaux ciments à partir de la rénovation de solidarités traditionnelles accommodées à l'âge des masses : l'effort sur le groupe géographique, du village à la région, s'inscrit dans ce cadre. Il n'est d'ailleurs pas sans paradoxe : ainsi dans ces années 1930 où la "popularité" souhaitée par Godart pour la Société des amis de Guignol est atteinte, le même Godart peste dans sa correspondance privée contre les "Amis" de plus en plus nombreux, ces réunions où "*le flot nous emporte*" et où les soucis d'administration le disputent au plaisir d'être ensemble. C'est dire qu'il peut être difficile de concilier la sauvegarde du local et le maintien d'une sociabilité de bonne tenue: les "*Bons lyonnais*" se pensent bien comme élite restreinte du local, quelle que soit leur volonté de réforme sociale. Cela est encore plus vrai de ceux pour qui le discours du territoire n'est pas un espoir mais un regret : le "*Lyon qui s'en va*", celui de la particularité, est alors celui d'un âge d'or à jamais révolu, balayé par les vagues du nivellement démocratique. Mais pour ceux-là aussi le thème du local génère des profits : celui de se sentir dernier héritier d'une tradition finie, et donc porteur d'une mission vaine mais noble de survivance, dans une chute finale où les derniers à tomber se sentent aussi les plus méritants.

29 Voir Philippe PAILLARD: "L'organisation de la police lyonnaise. Divergences entre le Préfet du Rhône et le Maire de Lyon, 1800-1852", *Annales de l'Université Jean Moulin*, tome 2, février 1979 et Pierre-Yves SAUNIER, "Logiques de l'aggrégation, naissance de l'agglomération lyonnaise au XIX^e siècle", *Bulletin du Centre Pierre Léon*, 1992, n°1.

30 Le thème de l'amour de la petite patrie comme apprentissage de la dévotion à la grande (chez les nationalistes) , voir au genre humain entier (version Jaurès), est bien sûr loin d'être seulement lyonnais.

Mais la construction, la tenue ou l'adoption du thème de la spécificité du local peuvent aussi assurer des profits individuels. Les profits matériels du marché de l'édition ou du spectacle sont les plus évidents, mais le marché de la lyonnaiserie ne devient vraiment rentable qu'à partir du début du 20^e siècle, dans la foulée de la définition du genre et du marché de la littérature régionaliste. Les profits sociaux sont plus probables: intérioriser, diffuser et défendre les marqueurs de l'identité locale, et en particulier par l'oeuvre d'érudition et le travail sur le passé en général, constitue un sésame pour entrer dans les cercles des "bons Lyonnais", et parfois dans la bonne société tout court. C'est par leur travail d'érudition et de polémistes au service de la cause locale qu'un certain nombre d'hommes se voient ouvrir les salons et les académies du Tout Lyon entre 1830 et 1914. L'entrée dans "l'élite du local" peut ainsi être une manière d'entrer dans les élites locales, soit qu'elle permette d'acquérir un tissu de connaissances et de reconnaissances qu'on ne possède pas, soit qu'elle autorise l'échange de qualités, et la reconnaissance du statut d'élites dans une autre sphère. L'exemple d'Edouard Herriot est particulièrement parlant. Né à Troyes, élevé en partie au Maroc, Normalien, le jeune Herriot est parachuté à Lyon pour un poste d'enseignant à la fin du 19^e siècle. C'est sans doute par simple contingence de lieu qu'il choisit un sujet de thèse sur Juliette Récamier et ses amis lyonnais. Mais cette première incursion dans le local va lui procurer ses entrées dans le beau monde lyonnais, par le truchement de ses conférences universitaires où il est de bon ton de se montrer et de se pâmer. Et si ses premiers travaux ne contiennent aucune mention du caractère lyonnais, ses textes de maire (à partir de 1905) marquent le trait, de même que ses interventions en Conseil, à l'image de ces discussions sur les changements de noms de rues où il se fait le champion des vieux noms pittoresques et lyonnais. Ses préfaces à divers ouvrages ³¹ sont autant de plaidoyers pour la grandeur de Lyon, dans lesquels le caractère lyonnais donne à la cité sa marque particulière et son cachet. L'introduction de son livre *Lyon n'est plus* en 1937 montre la richesse de ressources du local pour un entrepreneur comme Herriot qui a su habilement jouer des possibles échanges entre capital culturel et capital politique, et en particulier sur le terrain du local. Le caractère lyonnais est pour Herriot un outil de rhétorique politique, qu'il fait servir à ses principes de société ou de politique locale: son insistance toute particulière à souligner l'esprit d'autonomie de Lyon à travers l'histoire sert sa situation d'homme politique provincial, l'accent inédit qu'il place parfois sur les tendances à l'innovation du Lyonnais appuie la modernisation de la cité qu'il entend mener, sa reconnaissance de la probité, de la hardiesse et de l'esprit commercial des négociants lyonnais de tous les temps s'accorde à l'hommage appuyé à la Chambre de Commerce sur laquelle il souhaite s'appuyer. Plus encore, l'esprit lyonnais devient entre ses mains une doctrine sociale et politique qui soutient les siennes: le "*libéralisme*" lyonnais semble une

³¹ *Lyon en 1906*, Lyon, Comité local d'organisation du Congrès pour l'avancement des sciences, Lyon, Rey, 1906; GODART (Justin): *Travailleurs et métiers lyonnais*, Lyon, Cumin et Masson, 1909; *Lyon. Guide historique et artistique*, Lyon, comité de patronage de l'Exposition de 1914, 1914.

préfiguration du radicalisme qu'il incarne, "*l'instinct social*" lyonnais (réalisé par le mutualisme, la coopérative et la caisse d'épargne) est le meilleur gage d'espoir quant aux solutions pacifiques aux problèmes du monde du travail, et l'unité du caractère lyonnais à travers les classes est une promesse d'union et d'harmonie. Si je n'ai pas été jusqu'à rechercher dans ses discours politiques ou électoraux d'autres facettes de l'utilisation de l'esprit lyonnais et de ses traits, la lecture des Procès-verbaux du Conseil Municipal de Lyon révèle qu'une telle recherche ne serait sans doute pas vaine. L'évocation du caractère lyonnais a en effet désormais droit de citer au Conseil Municipal, et Herriot y fait plusieurs fois allusion dans des affaires diverses, du règlement intérieur des théâtres lyonnais à l'aménagement du nouveau quartier de la gare des Brotteaux. D'autres exemples sont disponibles, et le dévouement à Lyon, manifesté à travers la défense littéraire de son nom, peut aussi bien être la cause d'un engagement dans la vie politique qu'une conséquence de celui-ci, affiché pour les bénéfices d'image que peut procurer un tel investissement. L'utilisation des images-types de la localité dans les campagnes électorales contemporaines, ou plus largement dans les campagnes publicitaires, est un autre indice de l'importance du contrôle des marqueurs de la localité et donc de la participation aux "élites du local", lieu-clé de la double définition de ce que sont les élites ³² et de ce qu'est le local, en un double processus qu'il faudra examiner comme tel. Les questions esquissées ici (quand le local peut-il devenir prétexte et lieu de définition d'élites, comment se construit l'échange des qualités d'élites locales dans le cercle des élites du local, quelles sont les moyens par lesquels tout intérêt individuel est gommé du travail "au service" de Lyon, etc.) pourront alors trouver réponse. Le travail continue.

32 Juste un mot à ce propos, pour souligner combien l'invocation du caractère lyonnais par les élites "héritières" est aussi un moyen de disqualifier les élites "parvenues" et de leur dénier le statut d'élites en les traitant de "local-traître".